

INTRODUCTION

Qui n'a pas eu dans sa famille, ses amis, ses voisins, ses collègues de travail, parmi les membres de son association ou de son club sportif, au moins un Pied-Noir ? Comme le disait l'humoriste Robert Castel : « *Les Chinois, il y en a plus d'un milliard et on n'en voit jamais un ; les Pieds-Noirs, il y en a un million mais on en voit partout !* »

On les reconnaît facilement à leur accent. On les associe au couscous et aux merguez, à Enrico Macias. On sait que certains ont bien réussi mais que beaucoup se plaignent un peu trop de leur sort et ressassent leur passé, parfois avec une poussée de colère qui surprend car l'Algérie française c'est un bien vieux souvenir. On les trouve amusants exubérants, agaçants, on les plaint ou on les affuble de tous les maux mais ils laissent rarement indifférent. On ne sait pas trop pourquoi on les appelle Pieds-Noirs, on n'ose pas toujours employer cette expression en leur présence de peur qu'ils la trouvent insultante. On ne sait pas toujours quelle est leur origine exacte et on les confond même parfois avec les Algériens.

Alors qui sont-ils exactement ? Que sont-ils devenus depuis leur arrivée dans l'hexagone en 1962 ? Comment s'y sont-ils intégrés ?

Quelle est leur psychologie ? Comment votent-ils ? Quels sont leurs problèmes, leurs revendications, leurs particularités ? Y a-t-il une culture pied-noir ? Quels sont leurs associations, leurs journaux, leurs manifestations, leurs rassemblements ?

Autant de questions auxquelles ce livre tente de répondre pour que les Français d'Algérie soient enfin mieux connus et mieux compris d'une opinion publique française à laquelle on n'a pas tout dit et on a souvent menti.

Je suis l'un d'entre eux et bien qu'arrivé d'Algérie à l'âge de 12 ans, j'ai toujours milité pour que justice leur soit rendue.

Lorsque j'avais une vingtaine d'années, je passais mes vacances dans un petit village de montagne dont ma mère était originaire. Un jour, en bavardant avec un groupe de touristes, la conversation vint sur les Pieds-Noirs. Mes interlocuteurs n'étaient pas très tendres envers ces intrus venus « en France » prendre le travail des Français, s'imaginant qu'ils allaient « faire suer le burnous » comme ils l'avaient fait en Algérie et susciter une hausse des prix des logements, eux qui étaient arrivés avec de l'argent plein les poches, gagné on ne sait trop comment, mon bon Monsieur. Sans compter que ces gens qui se disent français sont tous des fascistes et constituent un danger pour la République. Toutes les images d'Épinal éculées étaient concentrées dans cette conversation. Irrité par ce discours raciste et injuste, j'avouai à mes interlocuteurs que j'étais moi-même Pied-Noir. S'ensuivit un silence gêné puis l'un de ces hommes, Italien d'origine, me répondit avec un grand étonnement : « Vous êtes Pied-Noir, vous ?! Pas possible ! Pourtant, vous êtes sympathique ! » J'eus beau lui expliquer que j'étais un vrai Pied-Noir et que, comble de l'horreur, ma mère était née à Saïda où son père était dans la Légion étrangère, mon Italien eût beaucoup

de mal à me croire. Que s'imaginait donc ce pauvre homme ? Que nous avions des cornes, des sabots et une queue fourchue ? Un couteau entre les dents, un fouet dans une main et une bombe dans l'autre ? Des châteaux et des comptes en Suisse ? Que nous passions notre temps à courir derrière les Arabes avec un gourdin et que nous nous promenions en bande, armés de barres de fer, un brassard à croix gammée sur notre chemise brune ? Je pris brutalement conscience de ce qu'était notre image dans une bonne partie de l'opinion française, façonnée par une propagande indigne d'une démocratie et véhiculée tant par l'extrême gauche que par le pouvoir gaulliste et son chef.

Si, 45 ans après, cette anecdote demeure intacte dans ma mémoire, c'est parce qu'elle m'a profondément marqué, humilié, mais aussi parce qu'elle est symptomatique de l'état de désinformation dans lequel nos compatriotes métropolitains ont été tenus pendant de longues années. S'ils ont évolué depuis, c'est essentiellement grâce aux Pieds-Noirs eux-mêmes qui, dans leurs contacts quotidiens avec les gens d'ici, ont montré ce qu'ils étaient vraiment, c'est à dire des provinciaux français comme les autres.

Maurice Calmein